

Mexico qu'il désirait épouser. Tizoc lui donna l'une de ses nièces, fille de Tzotzocatzin, et le mariage se célébra à Texcoco avec la solennité habituelle. Cette princesse avait une sœur appelée Xocotzin, d'une beauté remarquable, et qu'elle aimait au point de ne pouvoir la quitter; elle obtint de son père la permission de l'emmener avec elle. L'empereur ne put voir sa belle-sœur, sans en être épris; il résolut de l'épouser et de lui donner également le titre de souveraine. Ces secondes nocces, disent les historiens, furent les plus belles qui se virent jamais dans la capitale de l'empire. De la première, il eut un fils nommé Cacamatzin; de la seconde, il eut Huexotzincatzin, Coanacotzin et Ixtlilxochitl, dont je parlerai bientôt.

Tandis que Nezahualpilli cherchait ainsi à multiplier sa race, à jouir de la paix qu'il devait à sa sagesse, Tizoc fut assassiné par deux de ses feudataires, Techotlaya, seigneur d'Ixtapalapan, et Maxtlaton, seigneur de Tlatchco. Les historiens ne s'accordent pas sur la manière dont s'accomplit ce crime; les uns disent que ce fut au moyen d'enchantements et de sortilèges, d'autres affirment qu'on l'empoisonna. Quoi qu'il en soit, Tizoc mourut la cinquième année de son règne, c'est à dire, en 1482. La puissance et la fortune des rois de Mexico étaient immenses à cette époque; Tizoc voulut en profiter pour faire construire le plus grand temple de tout le Mexique. A cet effet, il rassembla les matériaux et fit même commencer l'édifice, mais la mort le surprit aux débuts de son entreprise.

Les Mexicains, sachant que leur roi n'avait pas succombé à une mort naturelle, désirèrent le venger avant d'élire son successeur. Ils eurent bientôt découvert les coupables et les sacrifièrent à leur courroux sur la grande place de Mexico, en présence des souverains alliés et de la noblesse mexicaine et texcocaña. Ils prirent ensuite pour les gouverner, Ahuitzotl, frère de ses deux prédécesseurs, et, comme eux général de l'armée; car, depuis Chimalpopoca, ils avaient pris l'habitude de ne pas élire les princes qui n'avaient point

occupé cette charge, disant qu'avant d'être chef d'une pareille nation, il fallait avoir donné des preuves de sa bravoure, et qu'en commandant les troupes, on apprenait à gouverner un royaume.

Un des premiers soins du nouveau monarque fut de continuer et d'achever le temple commencé par Tizoc; il y fit travailler un nombre si considérable d'ouvriers que l'édifice fut terminé au bout de quatre ans. Pendant ces quatre années, Ahuitzotl guerroya contre les Mazahuas, à l'ouest de Mexico, qui s'étaient révoltés contre la couronne de Tacuba; il envahit également le pays des Zapotèques, jusqu'à quatre cents kilomètres au sud de sa capitale, et réservait tous les prisonniers qu'il faisait, pour la dédicace du temple. Ahuitzotl invita à cette solennité les deux souverains alliés et toute la noblesse des deux empires. Certains auteurs font monter à six millions le nombre d'individus accourus à cette sanglante cérémonie qui dura quatre jours. Ce chiffre est sans doute exagéré, invraisemblable même, mais non pas impossible, quand on réfléchit à l'immense population qui pullulait alors sur la terre d'Anahuac, et à l'attrait que devait avoir pour ces peuples un spectacle comme celui-là. Quant au chiffre des victimes sacrifiées pendant ces quatre jours, il est aussi controversé; Torquemada le porte à 72,340; d'autres écrivains le réduisent à 64,070. Les prisonniers étaient placés sur deux files, occupant chacune deux à trois kilomètres des chaussées de Tacuba et d'Ixtapalapan, et qui se terminaient au temple, où les victimes étaient égorgées. La file d'Ixtapalapan commençait à l'endroit appelé depuis Malcuitlapilco, c'est à dire la pointe, l'extrémité de ligne des prisonniers. Cette horrible hécatombe eut lieu l'an 1486. Cette même année, Mozauhqui, seigneur de Xalatlauhco fit pareillement la dédicace d'un autre temple qui coûta la vie à des milliers de prisonniers sacrifiés de la même manière. En étudiant l'histoire de ce malheureux pays, on dirait que les Mexicains ont toujours considéré l'existence humaine comme chose de peu de valeur.

L'année 1487 vit mourir Chimalpopoca, roi de Tacuba, auquel succéda Tetoquihuatzin II. Ahuizotl, passionné pour les combats et peu partisan de la paix, déclara la guerre aux habitants de Cozcaquauhtenanco, qu'il traita cruellement pour avoir eu de la peine à les soumettre. Puis, il marcha contre Quauhtla et d'autres provinces très peuplées qu'il soumit à son obéissance. Dans cette dernière campagne, Moctezuma, fils d'Axayacatl et successeur d'Ahuizotl, se signala par son courage et sa valeur. Peu de temps après, les Mexicains et les Texcocaños firent une nouvelle excursion contre les Huexotzincas, on ne sait à propos de quoi, mais pendant laquelle se signalèrent aussi Tezcatzin, frère de Moctezuma, et Tiltototl, noble officier mexicain, devenu plus tard général de l'armée. A la suite de cette expédition, Ahuizotl fit la dédicace d'un nouveau temple; on y sacrifia les prisonniers faits depuis 1486; mais la fête fut troublée par l'incendie du temple de Tlillan.

Ce monarque passa tout le temps de son règne à guerroyer jusqu'en 1496, époque à laquelle il envahit la province d'Atlixco. L'arrivée de ses troupes fut tellement inattendue que les atlixqueños ne s'en aperçurent qu'en voyant l'ennemi chez eux. Ils se mirent aussitôt en mesure de repousser l'invasion, mais leurs forces étant insuffisantes, ils envoyèrent demander des secours aux Huexotzincas. Lorsque les ambassadeurs atlixqueños arrivèrent à Huexotzinco, Toltecatl, fameux capitaine renommé par sa force surnaturelle et son grand courage, jouait à la paume. Dès qu'il apprit la nouvelle de l'invasion mexicaine, il interrompit son jeu, leva quelques troupes à la hâte et marcha contre les envahisseurs sans vouloir s'armer en aucune manière, pour montrer son mépris à leur égard. A la première bataille qu'il livra, il assomma, d'un coup de poing, un officier mexicain, lui prit ses armes et s'en servit pour frapper l'ennemi dont il fit un carnage épouvantable. Les Mexicains furent vaincus cette fois et obligés de fuir honteusement à Mexico.

Les Huexotzincas pour récompenser la bravoure de Tolte-

catl, le firent chef de leur république, toujours insoumise à l'empire mexicain, et ne se reconnaissant sa vassale que lorsqu'elle ne pouvait faire autrement. Ces guerres sans cesse renouvelées prouvent, du reste, que les conquêtes des Mexicains n'étaient jamais très solides, sauf quelques exceptions, et que les pays conquis se révoltaient toutes les fois qu'ils en trouvaient l'occasion. Toltecatl accepta les fonctions qu'on lui offrait, mais à peine une année s'était-elle écoulée qu'il se vit obligé de les abandonner et même de s'expatrier. Les prêtres et les employés au culte des dieux, abusant de leur autorité, entraient dans les maisons particulières, prenaient le maïs, les dindes qu'ils y trouvaient et commettaient toutes sortes d'excès. Toltecatl voulut s'opposer à ces abus; alors les prêtres conspirèrent contre lui. Une partie du peuple se rangea du côté de son chef, l'autre partie prit fait et cause pour leurs ministres et la guerre civile éclata. Toltecatl, fatigué de gouverner un peuple si peu docile, s'éloigna de Huexotzinco avec quelques nobles et se rendit à Tlalmanalco. Le gouverneur de cette ville avertit immédiatement Ahuizotl de l'arrivée des fugitifs; le roi les fit mettre à mort et renvoya les cadavres à Huexotzinco pour intimider les rebelles.

En 1496, Ahuizotl, trouvant que l'eau n'était pas assez abondante à Mexico, voulut l'augmenter par celle de la source de Huitzilopochco, dont se servaient les habitants de Coyohuacan. Dans ce but, il fit venir Tzotzomatzin, seigneur de cette ville, pour lui donner des ordres à ce sujet. Tzotzomatzin lui répondit que les eaux de cette source ne coulaient pas régulièrement, que parfois elles faisaient défaut, et que d'autres fois elles coulaient en telle abondance qu'elles pourraient occasionner des désastres dans la capitale. Ahuizotl, croyant que Tzotzomatzin cherchait un prétexte pour ne pas faire ce qu'on lui demandait, insista; mais, voyant que ce seigneur était immuable dans son opinion, il le congédia, puis le fit tuer. N'abandonnant pas pour cela son projet, il commanda la construction immédiate d'un immense aque-

duc qui devait transporter l'eau de Coyohuacan à Mexico. L'inauguration de cet édifice se fit avec beaucoup de cérémonies, et, si l'on en croit le P. Acosta, la peinture hiéroglyphique qui la représente doit se trouver à la bibliothèque du Vatican. Le grand-prêtre, vêtu comme Chalchihuitlicuè, déesse des eaux, ouvrait la marche du cortège; d'autres prêtres le suivaient, sonnant des instruments de musique, encensant l'aqueduc et l'aspergeant avec le sang de cailles et d'autres oiseaux tués à cet effet; une multitude d'hommes et de femmes accompagnaient le cortège sacerdotal et le saluait de ses acclamations.

La joie du peuple fut de courte durée. Les pluies ayant été considérables cette année, le lac de Texcoco déborda et, les eaux de l'aqueduc aidant, la ville fut inondée. Beaucoup de maisons s'écroulèrent et les communications ne se firent plus qu'en canots. Ahuizotl se trouvant un jour dans un appartement au bas de son palais, l'eau entra tout à coup en si grande quantité dans sa chambre que, pour ne pas être noyé, il sortit brusquement, donna de la tête contre la porte, avec violence, et se fit une blessure des suites de laquelle il mourut plus tard. Après l'inondation, les Mexicains eurent à souffrir de la famine, les récoltes ayant été pourries par l'eau, et le terrain, trop détrempé, ayant gâté les nouvelles semences. En 1499, on découvrit dans les environs de Mexico une carrière de *tetzontli*, sorte de pierre poreuse, qui servit depuis à la construction des temples et même des maisons; on mit à bas tous les édifices qui menaçaient ruine pour les reconstruire d'une manière solide en *tetzontli*.

Les deux dernières années du règne d'Ahuizotl se passèrent en combats incessants du côté d'Amatlan, de Xaltepec, de Tehuantepec, de Huexotla, etc. Tliltocotl, général mexicain, porta ses armes victorieuses jusque dans le Guatemala; on sait qu'il y fit des prodiges de valeur, mais on en ignore les résultats. Enfin, l'an 1502, après un règne de vingt ans, Ahuizotl mourut laissant aux Mexicains presque tout le territoire qu'ils occupaient lors de l'arrivée des Espa-

gnols. Outre son courage proverbial, il possédait deux qualités qui le rendirent célèbre : la magnificence et la libéralité. Il embellit sa capitale, déjà considérée comme la plus belle ville du Mexique. Quand il recevait les tributs des populations conquises, il réunissait le peuple en certains endroits de la ville, et distribuait de ses propres mains des secours et des vêtements aux malheureux. Il récompensait avec de l'or, de l'argent, des pierres précieuses et des plumes rares, ceux qui se distinguaient dans les batailles ou l'administration. Ses qualités furent obscurcies par son horreur de la paix, son amour de la guerre, ses vices et sa cruauté. Il aimait la musique au point de lui sacrifier un temps considérable, au préjudice des affaires publiques. Croyant que plus un souverain possédait de femmes, plus il manifestait sa grandeur et son autorité, il voulut en avoir encore plus que ses prédécesseurs qui, pourtant, en possédaient un assez grand nombre.

Après les funérailles d'Ahuizotl, célébrées avec la pompe accoutumée, on s'occupa de l'élection du nouveau souverain. Aucun frère des rois précédents ne vivait alors, mais les neveux ne manquaient pas au royal défunt, pour le remplacer sur le trône, selon les lois de succession. Parmi les fils d'Axayacatl on remarquait principalement Moctezuma, Cuitlahuac, Matlatzincatl, Pinahuitzin, Cecepacticatzin, et du roi Tizoc il y en avait également plusieurs parmi lesquels il faut citer Imactlacuiyatzin, et Tepehuatzin. Moctezuma fut choisi entre tous ces princes, et pour le distinguer de son homonyme Moctezuma I^{er}, on lui donna le surnom de Xocoyotzin, c'est à dire le jeune.

Moctezuma II était, à la fois, un vaillant général et un prêtre fort respecté par sa gravité, sa circonspection et son esprit religieux. Taciturne et réservé, ses paroles produisaient toujours une grande impression dans les conseils. Aussitôt que les rois alliés furent avertis de cette élection, ils vinrent la sanctionner et complimenter le monarque. Celui-ci, en apprenant son élévation au trône, se retira dans

le temple, comme pour protester contre un si grand honneur. La noblesse alla l'y chercher et le trouva, dit-on, balayant le parvis. Les cérémonies de la prestation du serment d'obéissance et de fidélité terminées, Moctezuma reçut les félicitations des orateurs et des rois. La harangue de Nezahualpilli, empereur des Chichimèques, conservée jusqu'à nos jours dans les manuscrits mexicains, fait allusion aux études astronomiques et astrologiques qui avaient également donné une grande notoriété à Moctezuma. Voici ce discours :

— « Le bonheur de la monarchie mexicaine se manifeste dans votre élection et les applaudissements avec lesquels elle a été accueillie par tous. On a certainement raison de s'en réjouir, parce que l'empire du Mexique s'est élevé à une telle hauteur, que pour supporter un tel poids, il ne faut pas avoir une force moins grande, un cœur moins invincible, une sagesse moindre que celle que nous admirons en vous. Je vois clairement combien est immense l'amour que le Dieu tout-puissant porte à cette nation, pour lui avoir fait ainsi choisir le souverain qui lui convenait le mieux. Qui pourrait s'imaginer que celui qui a approfondi les choses du ciel ne connaîtra pas, étant roi, les choses de la terre qui pourront donner la félicité à ses vassaux ? que celui qui a révélé tant de fois la grandeur de son âme ne la révélera pas encore, maintenant qu'elle est plus nécessaire que jamais ? Qui pourrait croire que celui qui a montré tant de bravoure et de sagesse manquerait de soutenir la veuve et l'orphelin ? L'empire mexicain est arrivé sans doute au faite de l'autorité, puisque le créateur du ciel vous en a tant communiqué que vous inspirez le respect à tous ceux qui vous admirent. Réjouis-toi donc, ô terre heureuse, puisque tu as pour défenseur un pareil prince, dont la bonté le rendra le père et le frère de ses vassaux. Tu as, en effet, un monarque qui ne profitera pas de sa position pour s'abandonner à la mollesse, aux occupations frivoles et aux plaisirs ; car, dans le plus doux repos, son cœur l'inquiétera ; le soin qu'il aura de toi l'éveillera ; il ne songera qu'à ton bonheur. Et vous, très

noble prince et très puissant seigneur, prenez courage, espérez que le créateur du ciel qui vous a élevé à une si haute dignité vous donnera les forces pour remplir les obligations qui lui sont inhérentes. Celui qui a été si libéral envers vous jusqu'à présent ne vous refusera pas ses précieux dons après vous avoir fait monter au trône sur lequel je vous pronostique bien des années très heureuses. »

Moctezuma voulut répondre, mais, par trois fois, les larmes d'attendrissement qu'il répandait l'en empêchèrent ; pourtant, il finit par remercier l'impérial orateur des éloges qu'il lui avait décernés ; il se déclara de nouveau indigne du trône ; puis, l'audience achevée, il alla se renfermer dans le temple où il jeûna quatre jours et revint ensuite à son palais prendre possession du pouvoir. Les Atlixqueños s'étant révoltés peu de jours avant son élection, ce fut contre eux qu'il porta ses armes pour se procurer les prisonniers qui devaient être sacrifiés à son couronnement. Les fêtes données à propos de cette cérémonie, accompagnée de jeux, de danses, de représentations théâtrales, furent si brillantes, l'abondance et la richesse des tributs, envoyés des différentes provinces de l'empire, furent si considérables que des étrangers, qu'on n'avait jamais vus à Mexico, vinrent y assister, ainsi que des ennemis mêmes des Mexicains, tels que les Tlaxcaltèques et des habitants du Michoacan. Moctezuma les reçut avec distinction et leur offrit l'hospitalité avec toute la générosité qui le caractérisait.

A peine commença-t-il à faire usage de son autorité qu'il manifesta un immense orgueil, jusqu'alors caché sous les apparences de la plus profonde humilité. Ses prédécesseurs avaient eu la sage coutume de donner les emplois et toutes les fonctions publiques à ceux qui s'en montraient les plus dignes par leur aptitude, leurs qualités et leurs vertus, sans enir compte du pacte nouveau sous le règne d'Izcoatl entre la noblesse et le peuple. Moctezuma, professant un souverain mépris pour les plébéiens, leur enleva les emplois qu'ils occupaient à la cour, comme dans la capitale, et les déclara

incapables d'exercer à l'avenir aucune fonction publique ou seulement honorable.

Il confia le service de son palais uniquement à des nobles et de grands personnages. Indépendamment de ceux qui vivaient dans son palais même, chaque matin six cents seigneurs venaient lui faire leur cour et restaient dans une antichambre, parlant bas, attendant les ordres du souverain. Les domestiques de ces seigneurs étaient en si grand nombre qu'ils remplissaient les trois vastes cours de sa résidence ordinaire et les rues adjacentes. Celui des femmes de Moctezuma, les dames d'honneur, les femmes de service et les esclaves, n'était guère moins considérable; enfermées dans une sorte de harem, de nobles matrones veillaient sur leur conduite. Les unes partageaient la couche du monarque, d'autres servaient à récompenser le dévouement de ses vassaux. Tous les feudataires venaient résider, pendant quelques mois, dans la capitale et laissaient, avant de retourner dans leurs États, des fils ou des frères comme otages et garanties de leur fidélité.

Personne ne pouvait se présenter devant le souverain revêtu d'habits somptueux et sans déposer ses chaussures à la porte de la salle d'audience. Les grands seigneurs se dépouillaient de leurs riches vêtements ou les couvraient d'une tunique fort simple, avant d'entrer dans la salle du trône, pour témoigner de leur humble respect. En se présentant à Moctezuma, ils faisaient trois profondes inclinations, disant, à la première : *tlatouni* — seigneur; — à la seconde, *notlatocatzin* — mon seigneur; — à la troisième, *hueitlatoani* — grand seigneur. Ils parlaient à voix basse, la tête inclinée, et recevaient la réponse du souverain par l'entremise des secrétaires.

Moctezuma mangeait dans la salle des audiences, assis sur un petit tabouret, devant une sorte de matelas qui lui servait de table. Le linge de service, nappes et serviettes étaient en coton très fin et très blanc; les plats et les assiettes étaient de la faïence la plus fine de Cholula. Tous

ces objets ne lui servaient qu'une fois; il les donnait à ses gentilshommes aussitôt après ses repas. Les tasses dans lesquelles il prenait le chocolat et autres boissons faites avec du cacao étaient en or ou en beaux coquillages. Il avait également de la vaisselle d'or, mais il ne s'en servait que dans le temple, à certaines fêtes. Trois ou quatre cents jeunes gens, disent les historiens, présentaient à Moctezuma, au moment où il allait se mettre à table, des plats de viande, de gibiers, de poissons et de légumes, chaque plat ayant au dessous sa chaufferette pour l'empêcher de se refroidir; le roi désignait avec une canne les mets qu'il préférerait, et les autres se distribuaient immédiatement aux nobles qui attendaient dans l'antichambre. Avant de s'asseoir, quatre des plus jolies femmes de son harem lui donnaient de l'eau pour se laver les mains, puis elles se tenaient debout avec six des principaux ministres et le majordome, pendant le repas, auquel personne autre ne pouvait assister. La salle une fois fermée, pour qu'on ne vît pas le roi manger, les quatre femmes et le majordome servaient Moctezuma. Souvent il se divertissait pendant ses repas, en se faisant donner des concerts d'instruments de musique ou par les conversations burlesques de quelques bouffons difformes qu'il maintenait à la cour. Après son repas du jour, il fumait du tabac mélangé d'ambre dans une pipe richement travaillée et sommeillait ensuite.

Son sommeil achevé, il donnait audience, encourageait avec bonté les personnes intimidées par la présence d'un monarque entouré de tant de luxe et répondait par l'intermédiaire de ses ministres et de ses secrétaires. A la suite de l'audience, il se faisait chanter les actions glorieuses de ses ancêtres ou jouer devant lui quelques-uns des jeux nationaux. Quand il sortait, il se couchait dans un riche palanquin porté sur les épaules des grands seigneurs, et suivi d'une foule de courtisans. Partout sur son passage, l'on devait s'arrêter et fermer les yeux, comme pour ne pas être aveuglé par la splendeur de sa majesté. Lorsqu'il voulait

marcher, on étendait devant lui des tapis précieux pour que ses pieds ne touchassent pas la terre.

La magnificence de ses palais, de ses maisons de plaisance et de ses jardins répondait à cet étalage de cérémonial et de grandeur, inconnu jusqu'alors dans tout le Mexique. Sa résidence ordinaire était un vaste édifice en pierres taillées, ayant vingt portes sur la place principale de Mexico et sur les rues qui l'entouraient; les bâtiments environnaient trois cours spacieuses dans une desquelles se trouvait une belle fontaine; il renfermait plusieurs salles immenses, dont l'une pouvait contenir trois mille personnes, au dire d'un témoin oculaire, et plus de cent appartements. Les murs de quelques salles étaient plaqués en marbre incrusté de pierres précieuses. La charpente se composait de poutres en cèdre, en cyprès et en bois très rares.

Dedans et dehors de la capitale il avait d'autres palais. A Mexico, il possédait, en outre, un harem, des habitations pour ses ministres, ses grands officiers, les seigneurs étrangers qui venaient le voir et pour ses deux augustes alliés, une maison de plaisance avec des volières, renfermant les oiseaux du Mexique, une ménagerie pour les oiseaux carnassiers, les bêtes féroces et les reptiles, et d'autres établissements curieux. La première de ces deux maisons de plaisance, située à l'endroit où fut plus tard érigé le couvent de San Francisco, contenait plusieurs appartements et beaucoup de galeries à colonnes de marbre qui donnaient sur un jardin dans lequel il y avait dix bassins, cinq d'eau douce et cinq d'eau de mer, destinés aux oiseaux aquatiques. Les Espagnols furent tellement émerveillés de la quantité d'oiseaux renfermés dans ces volières qu'ils crurent que toutes les variétés du monde entier s'y trouvaient réunies. Trois cents personnes, sans compter les médecins, s'occupaient de ces volatiles auxquels on servait à chacun des grains, des fruits, des insectes ou des poissons selon leur espèce.

La ménagerie, composée des oiseaux carnassiers, des bêtes féroces, des amphibiens, des reptiles et des poissons, était

encore plus spacieuse que celle des oiseaux. Dans un troisième édifice, Moctezuma logeait des hommes ayant différentes couleurs de cheveux ou de peau, des êtres difformes et disgraciés de la nature. Dans cette sorte d'hospice ethnographique bien des malheureux trouvaient un refuge contre les mauvaises plaisanteries et les insultes du peuple. Enfin, dans une des maisons royales, il conservait une collection d'armes offensives et défensives, de cuirasses, d'étendards et de costumes militaires en usage, à cette époque, parmi tous les peuples avec lesquels le Mexique était en relation. A côté de cet arsenal-musée, il y avait un immense atelier dans lequel un nombre considérable d'ouvriers travaillaient les armes, l'or, l'argent, le marbre, les pierres précieuses, les mosaïques, etc. On y voyait également des peintres, des sculpteurs et un grand corps de ballet pour son amusement.

A chaque palais attenait un jardin dans lequel se cultivaient toutes sortes de fleurs, d'herbes odoriférantes et de plantes médicinales. Moctezuma avait, en outre, des parcs ou des bois entourés de murs et remplis de gibier qu'il chassait de temps à autre. Les Espagnols démolirent les palais pour en prendre les matériaux; les jardins furent abandonnés ou détruits; les parcs de Chapultepec et du Peñon sont les seuls qui restèrent très longtemps plus ou moins intacts. Les arbres du parc de Chapultepec, en partie coupés par les Mexicains, lors de l'invasion américaine en 1847, témoignent encore de la splendeur de ce jardin, si bien réparé par l'empereur Maximilien.

Fernand Cortez, dans ses lettres à Charles-Quint, Torquemada et plusieurs autres historiens donnent des détails très curieux sur Moctezuma et la richesse intérieure de ses palais; il serait trop long de les reproduire ici; je dirai seulement que ce roi tenait beaucoup à ce que chacune de ses résidences fût constamment dans un état irréprochable de propreté; il employait, dit-on, tous les matins, plus de mille hommes à arroser et balayer les rues de Mexico. Il avait fait établir des bains dans tous ses palais et se baignait journal-

lement. Il changeait quatre fois de vêtements par jour et ne les remettait jamais ; il les donnait aux gentilshommes et aux soldats qu'il voulait récompenser.

Son zèle pour la religion lui fit édifier plusieurs temples, embellir ou réparer les autres ; il prit soin que tous, et particulièrement celui d'Huitzilopochtli, fussent bien entretenus, bien servis et les sacrifices très fréquents. Pourtant, il craignait les augures, et les oracles rendus lui troublèrent souvent l'esprit au point d'abattre son courage et de favoriser sa propre ruine. Très sévère pour l'observance des lois, il fit maintes fois châtier du dernier supplice des fonctionnaires de la plus haute noblesse pour des prévarications ou des transgressions aux lois établies. Ennemi de l'oisiveté, il occupa constamment ses troupes en expéditions guerrières, et son peuple à la culture des champs, à la construction des édifices et des travaux d'utilité publique.

L'oppression dans laquelle il tenait ses vassaux, les charges excessives qu'il leur imposait, son orgueil et sa sévérité éloignaient de lui le cœur de ses sujets ; d'un autre côté, il se les réconciliait par sa libéralité envers les pauvres comme envers ceux qui servaient l'État. Il convertit la ville de Colhuacan en un vaste hôpital pour tous les employés civils ou militaires devenus invalides par l'âge, les blessures ou les infirmités ; ils étaient entretenus, servis et soignés par des médecins, aux dépens du trésor royal.

Au commencement de son règne, il fit mettre à mort Malinalli, seigneur de Tlachiauheo qui s'était révolté contre la couronne du Mexique ; il soumit cet État à son obéissance et celui d'Achiottlan. Peu de temps après il s'alluma une autre guerre plus grave dans laquelle il fut moins heureux. Parmi tant de provinces conquises par la force des armes mexicaines ou soumises par crainte, la république de Tlaxcala s'était toujours maintenue invincible et ne voulut jamais courber la tête sous le joug mexicain, malgré son voisinage de Mexico. Les Huexotzincas, les Cholultèques et d'autres peuples limitrophes, jadis alliés de la république et maintenant

jaloux de sa prospérité, irritèrent les Mexicains en leur disant que les Tlaxcaltèques avaient l'intention de s'approprier les provinces maritimes du golfe, afin d'augmenter leurs richesses par le commerce. Les Tlaxcaltèques avaient, en effet, un grand besoin de faire des échanges avec les habitants des terres chaudes pour se procurer le coton, le sel et le cacao nécessaires à leur consommation ; ils ne tenaient probablement pas à conquérir ces provinces, mais leurs habitants étant, en partie, originaires de Tlaxcala, ils les considéraient un peu comme des membres de la même famille. Quoi qu'il en soit, les Mexicains, depuis Moctezuma I^{er}, traitaient toujours les Tlaxcaltèques en ennemis et ne cessaient d'entretenir sur leurs frontières de très fortes garnisons pour paralyser leur commerce avec les provinces maritimes du golfe.

Gênés dans la liberté de leur trafic et souffrant de ce blocus qui les empêchait de recevoir des marchandises de première nécessité, les Tlaxcaltèques envoyèrent, sous le règne d'Axayacatl, une ambassade à Mexico pour se plaindre du tort qu'on leur faisait à cause de la jalousie des nations rivales. Les Mexicains, rendus insolents par leur prospérité, répondirent que le souverain du Mexique était seigneur universel du monde et que tous les mortels étant ses vassaux, les Tlaxcaltèques, à l'exemple des autres peuples, lui devaient obéissance et payer un tribut. A cette réponse, accompagnée de menaces arrogantes, les ambassadeurs répliquèrent par ces paroles :

— « Très puissants seigneurs ! Tlaxcala ne vous doit aucun tribut ; depuis que nos ancêtres vinrent des pays septentrionaux pour habiter ce pays, ils ne se sont jamais reconnus tributaires d'aucun prince. Ils ont toujours conservé leur indépendance et, n'étant pas accoutumés à l'esclavage auquel vous prétendez les soumettre, ils répandront plus de sang qu'ils n'en ont répandu à la fameuse bataille de Poyauhtlan, avant de se soumettre à votre pouvoir. »

Affligés des prétentions exorbitantes des Mexicains et dé-

sespérant de les amener à traiter d'une manière avantageuse pour les deux peuples, les Tlaxcaltèques commencèrent à fortifier leurs frontières et à se mettre à l'abri d'une brusque invasion. Le territoire de leur petite république était entouré déjà de grands fossés et de bonnes garnisons; ils construisirent alors un mur de plus de huit kilomètres qui fermait l'entrée de leur pays du côté de l'orient; ils étendirent leurs fortifications et multiplièrent leurs vigies, de sorte que, malgré les attaques répétées des troupes de Huexotzinco, Cholula, Itzocan, Tecamachalco et d'autres districts voisins, ils ne perdirent jamais un pouce de terre.

De nombreux sujets de la couronne de Mexico et principalement des Otomites et des Chalqueños s'étaient réfugiés à Tlaxcala, à la suite des guerres mentionnées plus haut; tous portaient aux Mexicains une haine implacable, à cause des maux qu'ils en avaient soufferts. Les Tlaxcaltèques se servirent adroitement de ces réfugiés pour combattre leurs ennemis communs sur les frontières, mais ils ne purent rétablir leurs communications avec les provinces maritimes. Depuis le règne d'Axayacatl, ils se virent privés du sel et durent se passer de ce condiment pour préparer leur nourriture; ce ne fut que longtemps après la conquête espagnole qu'ils s'habituerent de nouveau à l'usage du sel dans leurs aliments. Seuls, quelques seigneurs, en correspondance secrète avec de nobles mexicains, se pourvoyaient, par contrebande, de tout ce qui leur était nécessaire, à l'insu de l'un et l'autre peuple.

Moctezuma, ne pouvant tolérer de voir une république aussi petite que celle de Tlaxcala, enclavée pour ainsi dire dans ses États, lui refuser obéissance, lorsque les populations les plus éloignées et les plus puissantes lui étaient soumises, ordonna dès le commencement de son règne aux provinces voisines d'attaquer Tlaxcala de tous les côtés. Les Huexotzincas, alliés aux Cholultèques, levèrent immédiatement une armée qu'ils placèrent sous le commandement de Tecayahuatzin, seigneur de Huexotzinco; mais, se fiant da-

vantage à leur astuce que dans leurs troupes, ils essayèrent, sans succès, de corrompre par des présents les citoyens de Hueyotlipan, petite ville tlaxcaltèque située sur les confins de l'empire d'Acolhuacan, et les Otomites qui défendaient les frontières. Obligés de recourir aux armes, ils attaquèrent la république avec une telle impétuosité, qu'après s'être livré passage à travers les lignes extérieures, ils pénétrèrent jusqu'à Xiloxochitla, c'est à dire à quatre kilomètres de la capitale, en massacrant tous ceux qui voulaient s'opposer à leur marche triomphante. Tizatlacatzin, célèbre capitaine tlaxcaltèque, les retint longtemps à Xiloxochitla, mais il mourut accablé par le nombre des ennemis sans pouvoir les vaincre ni les retenir.

Les Huexotzincas pourtant, effrayés eux-mêmes de leur propre succès, eurent peur de se trouver si près de la capitale qu'ils venaient assiéger et craignant d'être massacrés à leur tour, en cas de revers, se retirèrent précipitamment dans leur province. Telle fut l'origine de ces batailles continues qui se livrèrent entre ces deux peuples jusqu'à l'arrivée des Espagnols. Les Tlaxcaltèques, furieux contre les envahisseurs, ne se limitèrent plus à défendre leur territoire; ils sortirent désormais de la république et portaient le fer et le feu chez leurs ennemis toutes les fois qu'ils en trouvaient le prétexte. Les ayant un jour rencontrés sur le versant des montagnes situées à l'ouest de Huexotzinco, ils en firent un si grand carnage que, se voyant à la veille d'une entière destruction, les Huexotzincas prièrent Moctezuma de venir à leur secours. Celui-ci leur envoya son fils aîné à la tête d'une bonne armée. Les Tlaxcaltèques, sachant que les Mexicains allaient descendre dans la vallée d'Atlixco, en longeant le côté méridional du Popocatepelt, coururent à leur rencontre et les mirent en déroute, non sans en laisser un nombre considérable de tués sur le champ de bataille. Parmi les morts, on trouva le prince-général et plusieurs capitaines; le reste de l'armée s'enfuit en désordre, abandonnant un grand butin aux vainqueurs.